

Études

MORALES



LES

DEUX MORTS

HISTOIRE

Samuel Henry
DU
Berthou

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER.

Chrétiens ! que la mémoire d'une grande reine, fille, femme et mère de rois appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et pénible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune... une reine fugitive qui ne trouva aucune retraite dans trois royaumes !

BOSSUET, *Oraison funèbre de madame Henriette-Marie de France.*

La neige tombait avec tant d'abondance que les rues d'Anvers, déjà si peu bruyantes vers neuf heures du soir, ne laissaient parvenir aucun bruit de voitures et de pas jusqu'à la famille de Rubens, réunie autour du foyer pour célébrer les fêtes de Noël. Les enfants s'étaient vus privés ainsi, par le mauvais temps, d'une partie des plaisirs que leur promettaient ces fêtes, car Hélène Froment, leur mère, avait déclaré qu'ils n'iraient point à l'église cathédrale entendre la messe de minuit. Les plus jeunes en avaient versé quelques larmes ; mais comme à cet âge les impressions douloureuses s'effacent vite, ils n'avaient point tardé à oublier leurs chagrins pour construire un magnifique château de cartes, à la réussite duquel leur mère prêtait une complaisante attention. Le fragile édifice atteignait déjà une hauteur merveilleuse, et le petit Pierre-Paul, l'œil brillant et sa jolie bouche entr'ouverte par le plaisir et par l'émotion, suivait avec anxiété la main de sa sœur Constance-Albertine, qui ajoutait toujours de nouvelles cartes aux cartes déjà si heureusement disposées. Pendant ce temps-là, Elisabeth, plus âgée de trois ans, habillait pompeusement une de ces poupées à grosses faces rieuses, qui portaient alors le nom de *Poupon d'Anvers* ; enfin, Clara-Eugénia, qui ne comptait pas moins de dix-sept ans, terminait une riche tapisserie destinée à couvrir la table qui servait de bureau à son père. Les chiffres de Rubens et d'Hélène Froment s'entrelaçaient au milieu de cette œuvre savante à l'aiguille, et se détachaient en nœuds d'or sur un large fond d'azur.

Une lampe d'argent et quelques grosses bougies de cire jaune éclairaient tous ces différents groupes rangés autour d'une table immense, devant Hélène. Celle-ci se tenait près du foyer dans un grand fauteuil dont le haut dossier et les riches tentures semblaient former une sorte de trône domestique. Elle était en effet la reine de toute cette famille soumise et tendre, de tous ces nombreux serviteurs qui venaient à chaque instant, chaperon bas et dans une attitude respectueuse, demander et recevoir ses ordres. Cependant, une préoccupation soucieuse se lisait sur son front d'ordinaire si calme, et plusieurs fois elle interrogea, non sans impatience, la montre qu'elle portait à sa ceinture, et qui était un don magnifique de feu l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas. Lorsque cette montre marqua dix heures, Hélène ne put contenir davantage son émotion, elle prit un sifflet d'or qui pendait à sa ceinture, parmi les clefs d'un trousseau, et en tira deux ou trois sons aigus. A cet appel, l'intendante, dame Pétronille, se hâta de se rendre près de sa maîtresse.

— François, mon fils aîné, est-il de retour ?

Dame Pétronille avait l'habitude de dissimuler et d'amoindrir autant que possible les légères fautes auxquelles se laissaient aller rarement d'ailleurs des enfants qu'elle avait élevés et qu'elle chérissait comme une mère. Mais cette fois, prise au dépourvu par l'évidence du délit et interdite par le ton sévère d'Hélène, elle ne put que balbutier une réponse inintelligible et qui valait une négation.

— N'importe l'heure à laquelle il reviendra, dame Pétronille, vous lui direz que je veux le voir et que j'ai besoin de lui parler. Voici plusieurs fois déjà qu'il rentre au logis après l'heure que je lui ai prescrite, et qu'il s'abstient d'assister à nos fêtes d'intérieur. Un jeune homme de son âge ne doit point s'affranchir ainsi des devoirs de la famille. La société qu'il doit rechercher avant tout est celle de sa mère, de ses sœurs et de son frère. A dix-huit ans, on n'est point tellement encore un homme que l'on doive oublier cela. N'est-ce point assez, ajouta-t-elle dans sa pensée, que son père, entraîné par le tourbillon des arts, des affaires et des plaisirs, ne me consacre que quelques heures à la dérobée ! Du moins, que mon fils reste près de moi ; qu'il me console, qu'il charme ce vide et cet ennui que j'éprouve loin de Rubens... Mais voici, sans doute, mon époux ; car un bruit de roues et de chevaux, étouffé par la neige, se fait entendre sourdement dans la rue. La voiture s'arrête, la porte s'ouvre. Oui, c'est lui, c'est Rubens ! il s'est souvenu qu'une fête de famille l'attendait à son foyer, et, pour venir s'y asseoir, il a quitté le souper du gouverneur... Le cœur plein de joie, elle se leva pour aller au-devant de son mari ; mais elle s'arrêta au milieu du salon, car les deux battants de la porte s'ouvrirent et montrèrent une dame de soixante-dix ans à peu près, qui s'avancait appuyée sur le bras d'une petite créature contrefaite, haute comme un enfant de six à sept ans, et que suivaient deux jeunes filles vêtues de noir.

— Vous excuserez ma visite à une heure si indue, madame, dit l'inconnue d'une voix accentuée fortement et dans laquelle perçait un accent étranger ; mais il faut que je parle aujourd'hui, ce soir même, au seigneur Rubens. Voilà pourquoi j'ai insisté pour entrer, quoi qu'il ne fût pas au logis.

L'arrivée d'une étrangère chez elle, à pareille heure et au milieu de sa famille réunie pour célébrer les fêtes de Noël, contraria évidemment Hélène. Elle réprima néanmoins cette impression désagréable et fit les honneurs de son foyer à l'inconnue, qui semblait beaucoup souffrir

de la fatigue et du froid. Celle-ci reçut les soins et les empressements de la femme de Rubens, avec une indifférence qui allait jusqu'à la hauteur, et s'empara du fauteuil d'Hélène avant même que celle-ci songeât à le lui offrir : car, au dix-septième siècle, ce siège et la place gauche du foyer étaient affectés spécialement à la maîtresse du logis, qui ne s'en départissait que rarement, lorsque le hasard amenait chez elle la visite d'un personnage de grande importance.

L'étrangère attira sur ses genoux le nain qu'elle avait amené avec elle, et donna en italien, aux deux jeunes filles, l'ordre d'aller rejoindre dame Pétronille qui les avait introduites. Puis, elle attisa de ses mains le brasier de la cheminée et parut savourer avec délices les caresses de la chaleur.

— Il fait bon à se chauffer, après trois jours de traversée sur mer et une journée passée en voiture, n'est-il pas vrai, Langely ? dit-elle en s'adressant au nain, sans cesser d'employer la langue italienne. Pauvre ami ! tes mains sont rouges et gonflées par le froid ; tu paraiss souffrant ; mon Dieu ! qu'éprouves-tu donc ?

Le nain laissa tomber languissamment sa tête sur l'épaule de la dame.

— *Per Christo!* il défaillit. De l'eau fraîche, un peu d'eau fraîche, madame ! La frêle créature n'a pu résister aux fatigues et aux douleurs du voyage. Appelez à l'aide ! ouvrez cette fenêtre ! La sainte Vierge soit bénie ! le voilà qui rouvre les yeux. Eh bien ! Langely, eh bien ! cher bijou !..

Le nain porta la main à son estomac.

— J'ai faim ! dit-il.

— Oui, c'est cela, le besoin... Madame, vous entendez, il éprouve le besoin de manger. Faites-lui donner quelques aliments légers. Hâtez-vous, car, voyez, il souffre et va défaillir encore.

Habitée aux respectueuses déférences de tout ce qui l'entourait, Hélène se sentait blessée du ton dégagé que prenait avec elle l'inconnue, et de la manière sans façon dont elle disposait d'une maison où elle s'était introduite, sans même faire connaître son nom. Cependant il y avait dans le geste, dans le regard et dans la voix de cette femme, je ne sais quoi d'imposant qui subjuguait Hélène en dépit d'elle-même ; et elle fit apporter tout ce que demandait l'étrangère arrivée chez Rubens d'une façon si peu prévue.

Cependant le nain goûtait nonchalamment aux conserves qu'on lui avait apportées, et finit par se replacer sur les genoux de la dame, où il s'endormit profondément. Alors il fallut que Constance-Albertine et son petit frère Pierre-Paul achevassent en silence la construction de leur château de cartes, car, à la moindre exclamation de surprise ou de joie, la dame leur imposait silence par un regard ou par un geste.

La soirée se passa tout entière de cette façon, non sans impatience de la part d'Hélène, qui, mal à l'aise de la présence d'une étrangère chez elle, s'irritait en outre de l'absence de son fils et de l'heure avancée que laissait écouler Rubens, sans songer à revenir près de sa femme et de ses enfants. Quant à l'inconnue, elle demeurait impassible, se laissant aller à une somnolence fréquemment interrompue par des soubresauts nerveux, et ne sortait de ce demi-sommeil, que pour s'enquérir de l'heure, attiser le feu et s'établir plus commodément dans le fauteuil dont elle avait exproprié Hélène avec si peu de façon.

Enfin minuit sonna. Alors Hélène réunit autour d'elle

ses enfants, prit un livre de prières et se mit à lire les versets de l'évangile qui racontent la naissance de Jésus dans la crèche de Bethléem.

1. Vers ce même temps, on publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre.

2. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de la Syrie.

3. Et, comme tous allaient se faire enregistrer dans sa ville,

4. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David appelée Bethléem ; parce qu'il était de la maison et de la famille de David ;

5. Pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui allait devenir mère.

6. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait mettre un fils au monde s'accomplit ;

7. Et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant emmaillotté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie.

8. Or il y avait aux environs des bergers, qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.

9. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux ; et une lumière divine les environna ; ce qui les remplit d'une extrême crainte.

10. Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous viens apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.

11. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

12. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmaillotté, couché dans une crèche.

13. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :

14. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu.

15. Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître.

16. S'étant donc hâtés d'y aller, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.

17. Et l'avant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant.

18. Et tous ceux qui l'entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers.

19. Or Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repasant dans son cœur.

20. Et les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit (1).

Pendant cette lecture, François, le fils aîné d'Hélène et de Rubens, entra furtivement et s'agenouilla derrière ses sœurs. L'étrangère s'était réunie à ce groupe et mêlait sa prière aux prières de cette famille.

Quand Hélène eut terminé la lecture, elle ferma son livre et prit des mains de dame Pétronille, debout derrière elle, un plat d'argent rempli de gâteaux dorés au milieu desquels se trouvait une petite statuette en terre cuite représentant le *petit Jésus*. Elle donna à chacun des enfants un de ces gâteaux, et le nain, soutenu dans les bras de la vieille dame italienne, étendit la main pour recevoir comme les autres sa part dans cette distribution.

Hélène dut encore céder à une demande indiscreète et qui ne respectait même pas les mystères de la famille ; mais un mécontentement visible se peignit sur son visage, et elle en adressa plus sévèrement la parole à son fils aîné lorsqu'elle se trouva en face de lui.

— Dieu, lui dit-elle, a sans doute amené à dessein dans ce lieu, un étranger pour recevoir votre part du gâteau de Noël ; car vous n'en êtes plus digne, vous qui préférez aller vous asseoir à la table des autres, plutôt que de venir attendre, près de votre mère, et à côté de vos sœurs et de votre frère, l'heure anniversaire de la naissance du Christ. Retirez-vous dans votre appartement.

(1) Evang. selon S. Luc, ch. 2

ment; vous êtes le seul de mes enfants qui ne recevra point aujourd'hui, avant de s'endormir, le baiser de sa mère.

À cette menace François ne put retenir ses larmes.

— Oh! pardonnez-moi, s'écria-t-il, pardonnez-moi, ma mère! Par pitié révoquez un châtement qui serait trop sévère! Je suis coupable, sans doute, mais qu'une parole de pardon sorte de votre bouche, et que la fête de Noël ne commence point pour moi par le plus cruel chagrin que je puisse éprouver.

Hélène détourna la tête et ne répondit point.

— Ma mère! reprit le jeune homme en s'agenouillant.

Hélène fit un pas pour s'éloigner.

— Mère! mère! pardonne François! s'écrièrent les autres enfants qui se mirent à entourer Hélène et à intercéder pour leur frère.

Celle-ci fit un geste impérieux devant lequel les enfants gardèrent un silence respectueux et triste.

L'étrangère eut pitié de la douleur de François, toujours agenouillé et dont les joues étaient baignées de larmes.

— Mon enfant, dit-elle avec dignité, ne vous désolerez pas ainsi; votre mère va vous pardonner, je le lui demande.

— Madame, reprit Hélène, ne me demandez point cela, car je me verrais forcée de vous refuser. Lorsque j'ai pris une résolution à l'égard d'un de mes enfants, c'est après en avoir médité mûrement les conséquences et avec la ferme résolution d'y persévérer.

— Quoi! vous pouvez résister au repentir de votre fils qui pleure, qui vous tend les bras et qui vous demande grâce?...

— Il a commis la faute, il faut qu'il en subisse les conséquences.

— Hélas! reprit l'étrangère, j'ai un fils aussi, un fils qui m'abreuve de tout ce que la vie d'une mère peut avoir d'amertume; il m'a chassée loin de lui, il me laisse mourir dans l'exil, il refuse de lire les lettres que je lui écris dans mon désespoir... Certes, il est bien coupable! mais s'il me tendait les bras, s'il me criait: « Viens, ma mère!... » j'oublierais tout, je pardonnerais tout; je serais

heureuse autant qu'une mère peut l'être! Pardonnez donc à votre fils qui vous demande grâce, madame.

En ce moment, Rubens entra dans le salon. Dès qu'il aperçut l'étrangère, il courut vers elle, se découvrit la tête et mit un genou en terre.

— Votre Majesté chez moi! s'écria-t-il.

— Oui, mon bien-aimé Rubens; Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, veuve du roi Henri IV, mère du roi Louis XIII, et belle-mère de trois rois, vient chez vous... et c'est en suppliante...

— Que Votre Majesté parle! Ma fortune, ma vie sont à ses pieds.

— D'abord, dit-elle en se tournant avec un sourire vers Hélène interdite et confuse, je demanderai à madame le pardon de ce jeune homme, que je la prie d'embrasser devant moi. Il serait trop cruel qu'il payât une faute légère du chagrin de s'endormir sans un baiser de sa mère.

François se jeta dans les bras d'Hélène qui le serra tendrement contre sa poitrine.

— Puis, continua la reine, je vous demanderai pour moi, pour mon nain Langely, et pour les deux seules femmes qui soient restées à mon service, un asile et du pain pendant quelques jours.

— Votre Majesté peut disposer de tout ce que je possède.

— J'aurai besoin de vous pour d'autres services encore, mon noble Rubens. Que Dieu nous fasse réussir dans les projets que je médite, et notre galerie du Luxembourg ne restera pas incomplète. Mais la nuit est déjà bien avancée et une pauvre voyageuse comme moi a besoin de repos. Bonsoir. A demain.

Elle sortit emmenant Langely et précédée par Hélène, qui conduisit, dans son propre appartement, Marie de Médicis; puis elle vint rejoindre Rubens, et, après avoir fait coucher les enfants ébahis de l'arrivée parmi eux d'une reine, tous les deux se retirèrent dans une autre chambre, non sans deviser avec étonnement de la singulière aventure qui confiait ainsi à leur hospitalité la veuve de Henri IV.



Rubens.

CHAPITRE SECOND.

Les talents supérieurs de Rubens dans la peinture ne lui ont pas seuls mérité l'estime des souverains de l'Europe. Pénétrant et solide, l'usage qu'il avait du monde et le séjour qu'il avait fait dans différentes cours de l'Europe, lui avaient donné une connaissance très étendue de la politique et des intérêts des princes. L'infante Isabelle, dans quelques entretiens qu'elle eut avec lui sur la situation des Pays-Bas, le reconnut très propre au dessein qu'elle avait de communiquer au roi d'Espagne l'état présent du gouvernement de Brabant... Le roi d'Espagne, par le conseil du duc d'Olivarès qui fit entendre à ce prince combien Rubens était propre à proposer au roi d'Angleterre des conditions pacifiques, le chargea de cette commission délicate... On sait que la reine Marie de Médicis, qui s'était retirée à Bruxelles, le chargea de négociations près de la cour de France

DECAMPS, *Vies des Peintres flamands, allemands et hollandais*, tome 1^{er}.

Hélène ne pouvait se pardonner de n'avoir point reconnu dans l'étrangère, arrivée la veille d'une manière si peu attendue, la reine de France Marie de Médicis; aussi résolut-elle, par l'éclat de son hospitalité, de réparer l'accueil mesquin avec lequel elle avait reçu celle qu'elle prenait pour une aventurière; si bien que tous les domestiques furent mis en mouvement, sous la direction de dame Pétronille, aide-de-camp qui recevait et transmettait les ordres d'Hélène. Mais Marie de Médicis vint elle-même imposer un frein à cette belle ardeur.

— Je ne suis qu'une pauvre exilée sans asile, dit-elle. Depuis longtemps j'ai contracté l'habitude des privations; mon luxe, à moi, mes instants de bonheur, c'est de dormir dans un bon lit, comme je l'ai fait cette nuit: c'est de me voir entourer d'amis et de ne redouter ni le fer ni le poison. J'ai trouvé tout cela chez vous, noble épouse de Rubens; Dieu vous en bénisse. Maintenant, si vous voulez m'être agréable, que rien dans votre maison n'y révèle ma présence; si l'on me savait ici, les espions du cardinal de Richelieu m'entoureraient de leur surveillance et de leurs pièges peut-être. Accordez-moi une place à votre table, une chambre dans votre maison, et que mon nom ne soit connu que de vous et de votre famille.

Tandis que Marie de Médicis parlait ainsi, Hélène la considérait avec attention et ne pouvait se défendre d'une douleur profonde à la vue des ravages imprimés par l'âge et le malheur sur ce front royal. Marie pouvait avoir soixante-huit ans environ, mais les rides de son visage, ses cheveux tout-à-fait blancs, sa taille courbée, et je ne sais quelle étrange pâleur qui donnait à son regard de feu une expression presque sinistre, la faisaient paraître beaucoup plus vieille. Du reste, elle portait ses infortunes avec dignité, et l'on oubliait en la voyant les fautes qu'elle avait pu commettre, pour ne se souvenir que du haut rang dont elle était tombée et de l'indigne misère dans laquelle elle traînait sa vie.

Rubens, survenu pendant que la reine parlait à Hélène, ne put retenir ses larmes lorsque Marie de Médicis se tourna vers lui pour lui prendre la main et lui dire :

— Mon malheur ne vous fait donc pas détourner de moi, Rubens?

— Je n'ai jamais été ni lâche ni ingrat, madame, répondit-il.

— Et c'est parce que j'en suis convaincue que je viens requérir vos services, mon généreux peintre. Ecoutez-

moi, Rubens: mon fils, le roi de France, m'aime. C'est parce qu'il redoute cet amour, c'est parce qu'il sait l'influence que j'exercerais sur lui si je le revoyais seulement une heure, que le cardinal de Richelieu me retient dans l'exil, loin de la France et de la cour. J'ai bien des fois écrit au roi... jamais mes lettres n'ont pu lui parvenir; Richelieu les a toujours interceptées. Aussi Louis XIII croit que sa mère, consultant seule une coupable animosité, ne garde ni regrets ni tendresse au fils qui a été oublié de ses devoirs envers elle... Il ignore mes larmes, il ignore ma pauvreté... Il me croit peut-être encore paisible près de mon gendre Charles 1^{er}, le roi d'Angleterre, dont la couronne et la vie, j'en ai peur, sont menacées par son peuple en révolte... Il ne sait pas qu'il m'a fallu fuir de ce pays en y laissant les misérables débris de ma fortune; il ne sait pas que sans vous, Rubens, sa mère n'aurait point un toit pour reposer sa tête. Ecoutez-moi, mon fidèle serviteur; il faut qu'il apprenne tout cela par une bouche loyale et courageuse, par un homme qui n'ait rien à redouter, rien à désirer du cardinal de Richelieu. Protégé par l'éclat de votre nom et de votre talent, vous pouvez tenter cette démarche, Rubens. Le cardinal lui-même n'oserait révoquer en doute une parole de vos lèvres; le respect qu'inspire votre caractère ouvrira les yeux au roi et réduira mon ennemi à l'impuissance. Voici une lettre pour mon fils... Rubens, chargez-vous-en... et que Dieu vous conduise et vous protège!

— Les moindres désirs de Votre Majesté sont des ordres pour moi. Je partirai demain pour Paris et je remettrai votre lettre au roi Louis XIII.

— Et vous réussirez, Rubens! et Marie de Médicis rentrera en France! Alors, une lutte, une lutte à mort commencera entre le cardinal et moi. Malheur à lui, car j'étoufferai ce despote qui ne sait qu'abattre des têtes et exiler des mères! Je reprendrai mon empire sur Louis, je redeviendrai reine de France! O Rubens! une voix secrète me dit là que des jours glorieux me sont encore réservés, que je me verrai encore entourée de tout ce que la France a de noblesse et d'artistes célèbres! C'était une cour glorieuse que la mienne, n'est-ce pas? lorsque, régente du royaume de France, je dirigeais par un signe de ma tête les travaux de Philippe de Champagne, de l'architecte De Brosse et les vôtres, Rubens? lorsqu'à ma voix s'élevait le palais du Luxembourg? Chaque jour produisait un édifice nouveau, un nouvel embellissement donné

à la ville de Paris : le Cours-la-Reine, cette magnifique promenade; l'aqueduc d'Arcueil, le monastère des Carmélites et la maison des religieuses du Calvaire, tout cela, Rubens, est mon ouvrage. Mais qu'importent ces travaux auprès de ceux que je voulais faire? Je réaliserai les idées que j'ai là, Rubens; il reste encore de grandes et belles pages à joindre à celles où vous avez peint mon histoire (1). Que mon fils consente à me voir, et Marie de Médicis redeviendra la grande reine d'une grande nation.

— Il sera fait selon les désirs de Votre Majesté.

— Allez donc, et que Dieu vous conduise! Je vais attendre ici avec bien de l'impatience votre retour et les heureuses nouvelles dont il sera le signal. Madame Hélène et vos enfants me rendront moins pénibles les angoisses qui m'agitent... Mais quel est ce bruit de cheval au galop qui retentit dans votre cour? Regardons à cette fenêtre... Je reconnais la livrée du gouverneur des Pays-Bas. C'est sans doute quelque message de son maître que m'apporte ce courrier.

L'estafette s'arrêta, descendit de cheval et se fit introduire sur-le-champ près de la reine, à laquelle il avait, disait-il, une lettre à donner en main propre. Cette lettre était ainsi conçue :

« Madame la reine,

« Nous vous faisons à savoir que le séjour de la ville d'Anvers ne peut pas vous offrir un asile convenable et qu'il vous serait mieux d'habiter la ville de Cologne.

« Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Moi, le gouverneur des Pays-Bas,

« DON FRANCISCO DE MELLO. »

(1) Rubens, on le sait, exécuta pour le château du Luxembourg la série de tableaux que l'on voit aujourd'hui au Louvre, et qui forment, par son ensemble, l'histoire de la reine Marie de Médicis. Ces tableaux, au nombre de vingt-quatre, représentent : 1. La Destinée de Marie de Médicis. 2. Sa Naissance à Florence, le 26 avril 1573. 3. Son Education. 4. Henri IV reçoit le portrait de Marie de Médicis. 5. Le grand-duc épouse, par procuration, la princesse sa nièce, au nom du roi. 6. Débarquement de la reine au port de Marseille. 7. Mariage de Henri IV et de Marie de Médicis, accompli à Lyon le 9 décembre 1600. 8. Naissance de Louis XIII à Fontainebleau, le 27 septembre 1601. 9. Henri IV part pour la guerre d'Allemagne, et confie à la reine le gou-

— Lâche! s'écria Marie de Médicis, courbe aussi ta tête devant le cardinal de Richelieu. L'heure des représailles n'est pas éloignée, je l'espère... Oh! je me souviendrai de cette dernière insulte!... Vous le voyez, Rubens, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Hâtez-vous de partir et pressez la réussite de nos projets, car la reine de France vous l'avoue en rougissant : encore un mois, et son dernier diamant vendu la met dans la nécessité, ou de tendre la main pour demander l'aumône, ou de mourir de faim.

— Puisque l'on désigne à Votre Majesté la ville de Cologne pour demeure, je la prie de choisir son logement dans une maison que je possède en cette ville; mon fils François que voici partira ce soir avec Votre Majesté et vous mettra en possession de mon modeste logis.

— J'accepte. Allons, mon gentil compagnon, vous voilà le chevalier d'une vieille reine sans asile! Il faut que vous quittiez les yeux bleus et les cheveux blonds qui vous font oublier le souper de Noël et qui vous valent les remontrances de votre mère. Ne rougissez pas ainsi; je veux, durant notre voyage, recevoir vos confidences, et, si peu de pouvoir qu'il me reste, peut-être en trouverai-je assez pour rendre favorables à vos amours ceux auxquels vous n'avez point osé avouer une passion que j'ai devinée, moi, du premier coup d'œil. Que voulez-vous! je ne suis pas italienne et vieille femme pour rien.

Quelques heures après, deux voitures partirent de la maison de Rubens :

L'une emmenait à Cologne Marie de Médicis, ses deux dames d'atour, Langely et François Rubens, auquel son père avait remis une somme d'or assez considérable pour suffire aux besoins de la reine;

La seconde conduisait Rubens à Paris.

vernement du royaume. 10. Couronnement de Marie de Médicis. 11. Apothéose de Henri IV et régence de Marie de Médicis. 12. Gouvernement de la reine. 13. Voyage de Marie de Médicis au Pont-de-Cé. 14. Echange de la princesse Isabelle de Bourbon, qui doit épouser Philippe IV, et d'Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII. 15. Félicité de la régence. 16. Majorité de Louis XIII. 17. La reine s'enfuit du château de Blois, où son fils l'avait reléguée par le conseil des courtisans. 18. Réconciliation de la reine et de son fils. 19. Conclusion de la paix. 20. Entrevue de Marie de Médicis et de son fils. 21. Le Temps fait triompher la Vérité. Les trois autres tableaux sont : Un portrait de la reine sous les attributs de Bellone et le grand-duc et la grande-duchesse de Toscane, François de Médicis et Jeanne d'Autriche, père et mère de la reine.



Marie de Médicis.

CHAPITRE TROISIÈME.

*Perditi sunt filii mei.
Mamam suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.
Poluit regnum et principes ejus.
Recedite a me, amare fletu, nolite incubere ut consolemini me.
Foris interficit gladius et domi mors similis est.*

JÉRÉM., Lamentations.

Mes enfants sont perdus.
Le cruel a mis sa main sacrilège sur ce qui m'était le plus cher.
Il a souillé le royaume et les princes.
Laissez-moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez pas de me consoler.
L'épée a frappé au dehors; mais je me sens en moi-même une mort semblable.

JÉRÉMIE, Lamentations.

Ce n'était point la première fois que Rubens se voyait chargé près d'un souverain puissant de missions importantes qu'il déguisait sous le prétexte de voyages artistiques. On le sait, la princesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, l'avait déjà envoyé à Madrid auprès du roi d'Espagne Philippe IV, et ensuite près du roi d'Angleterre Charles I^{er}, pour conclure un traité de paix entre ces deux monarchies. Rubens avait réussi avec tant de bonheur que le premier de ces monarches lui fit expédier les lettres-patentes de secrétaire privé au conseil de l'archiduchesse Isabelle et lui donna la clef d'or, tandis que le second le créa chevalier de ses ordres en plein parlement, quoique l'usage fût de faire cette cérémonie dans une salle du palais de White-Hall.

Rubens arriva donc à Paris dans le but apparent de peindre le portrait du baron de Vicq, son ami, ambassadeur des Pays-Bas à la cour de France. A peine sut-on l'artiste descendu chez le seigneur flamand que chacun s'empressa de venir visiter le grand peintre et l'homme de cour qui avait laissé de si brillants souvenirs lors du long séjour qu'il avait fait au Luxembourg vingt années auparavant. Louis XIII témoigna lui-même le désir qu'il aurait de recevoir Rubens, et celui-ci, vous le comprenez, se rendit sur-le-champ au désir du monarque.

L'âge n'avait rien changé pour ainsi dire à la noble figure de Rubens; ses grands traits, pleins de douceur et de feu, son large et poétique front gardaient encore toute la pureté et l'énergie de la jeunesse; seulement quelques teintes blanchâtres, se mêlant aux tons vigoureux de sa barbe et de sa chevelure noires, lui donnaient une vague ressemblance avec le portrait qu'il a laissé du roi Henri IV. Rubens ne comptait pourtant pas moins de soixante-cinq ans. Chez Louis XIII, au contraire, tout annonçait une vieillesse précoce, produite par quelque mal mystérieux, contre lequel la science de la médecine venait échouer. Pâle, courbé, chancelant, il semblait porter avec fatigue son pourpoint de velours. D'épais rideaux fermaient soigneusement les fenêtres, afin de laisser arriver seulement à ses yeux clignotants et faibles un demi-jour qui tenait presque de l'obscurité. Mille précautions l'entouraient pour éloigner de ses oreilles jusqu'aux bruits les plus légers; non-seulement ses appartements donnaient sur une cour du Louvre où ne pénétraient jamais ni voitures ni hommes, mais encore d'épais tapis rembourrés de laine endormaient, dès les

premières marches de l'escalier, les pas du petit nombre de personnes admises près du monarque. Quant aux valets et aux pages chargés du service, ils ne circulaient dans cette partie de l'habitation royale qu'avec une sorte de chaussure fourrée.

Rubens sentit son cœur se serrer douloureusement à la vue de ces précautions humiliantes qui transformaient la demeure du fils de Henri IV en un sépulchre obscur et muet, devant lequel aurait reculé, plein d'épouvante, le plus pauvre sujet du royaume. Mais son émotion s'accrut bien plus encore lorsqu'il entendit la voix aigre et saccadée du monarque lui adresser la parole. Il n'y avait là rien du verbe généreux et vigoureusement accentué du Béarnais; il n'y avait même rien des accents ordinaires d'un homme; cela ressemblait au bégaiement mesquin et criard d'une vieille femme. On reconnaissait les tristes effets de l'absence de toute éducation solide et la flétrissure de l'autorité despotique qu'avaient fait peser tour à tour sur lui Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu. C'était, en un mot, une nature faible, inhabile à se conduire, et qui se regimbait contre ceux qui la conduisaient: il agissait en cela comme les enfants qui s'indignent contre leurs bonnes et qui jettent des cris d'épouvante si elles s'éloignent d'eux pour un instant. On expliquait de diverses façons une pareille faiblesse du corps et de l'esprit chez un fils de l'énergique Béarnais Henri IV et de l'ardente italienne Marie de Médicis. La version la plus généralement accréditée prétendait que pendant les troubles de sa minorité du poison avait été glissé dans les aliments de Louis XIII; on était parvenu à lui sauver la vie, mais on n'avait pu empêcher la langueur et l'énergie produites par le fatal venin. De pareilles explications paraissaient vraisemblables devant la pâleur livide du roi, dont un tremblement convulsif agitait presque toujours les membres, et qui ne pouvait demeurer longtemps soit assis, soit debout; enfin, il y avait au fond de son regard, tantôt terne, tantôt brillant de l'éclat de la fièvre, quelque chose témoignant que cette inquiétude perpétuelle ne respectait pas plus son esprit que son corps et qu'elle les secouait des mêmes irrégularités et des mêmes soubresauts.

Quand on introduisit Rubens, le roi était étendu sur un lit de repos de couleur sombre. Dès qu'il aperçut le peintre, il se leva précipitamment et courut à lui avec l'empressement d'un homme accablé d'ennuis et auquel se présente un sujet fortuit de distraction.

— Salut au grand artiste! salut au roi de la peinture! Qu'il soit le bienvenu près d'un roi dont la couronne d'or est bien lourde et cache une douloureuse couronne d'épines.

Puis il attira Rubens vers une fenêtre dont il entr'ouvrit le rideau, et se mit à contempler avec envie la vieille forte et verte du vieillard.

— Le temps ne vous a point changé, maître, dit-il non sans humeur; vous paraissez mon frère cadet, tandis que moi, regardez, mon front se dépouille et se ride, mes yeux se creusent et mes forces dépérissent. Mais comment les chagrins de l'âge vous atteindraient-ils, vous qu'environnent de leurs prestiges les plus enivrants la gloire le talent et la fortune?

— Sire, répondit Rubens, ce n'est point là, il faut vous l'avouer, ce qui me vaut une existence douce et une vieillesse heureuse! Si les soucis ne rient point mon front, si je porte gaîment mon âge, je ne le dois point à la gloire, mais au bonheur domestique qui me délasse de cette gloire et qui me donne du repos et du bien-être. Oui, Sire, ma femme, mes enfants et ma mère, ma bonne et sainte mère! (tant qu'il a plu à Dieu de la laisser en ce monde près de moi) voilà, je vous le jure par le salut de mon âme, ce qui m'a rendu la vie légère! voilà ce qui me fait bénir chaque jour que la Providence daigne m'accorder! voilà ce qui me fait élever tous les jours avec reconnaissance mes mains vers le ciel.

En disant cela, le pieux Flamand posait avec force sa main sur sa poitrine et laissait tomber une larme.

— Taisez-vous, maître, taisez-vous, Rubens; ne me parlez pas de famille... D'abord, un roi n'a pas de femme. Celle qu'on appelle la reine de France, Anne d'Autriche, n'a pas craint d'entrer contre moi dans la conspiration de Chalais! L'étrangère n'a jamais pu se faire française.

— Mais, Sire, la calomnie seule n'accuse-t-elle pas la reine d'odieuses imputations?

— La calomnie! ah! mon pauvre Flamand, que vous êtes naïf avec vos idées des bords de l'Escaut! Vous ne le savez donc pas, on ne peut point calomnier quelqu'un de la cour; quelque mal qu'on en dise, on ne dépassera jamais la vérité. Les enfants eux-mêmes y sont de petits monstres. Savez-vous ce que disait hier mon fils, un enfant de quatre ans qui se jouait sur mes genoux: *Sire, mourez-vous bientôt pour que je me nomme Louis XIV...* Quant à mon frère, il ne lui manque que la force nécessaire pour me détrôner, et il n'est point de sottise conspiration contre moi où il ne se fourre. Comme il y porte son guignon et sa faiblesse ordinaires, les conspirations échouent toujours; grâce à lui, nous en sommes quittes, Gaston pour me jurer qu'il ne fera plus de nouvelles sottises, moi pour les lui pardonner, sauf à recommencer quelques mois après.

— Mais votre mère, Sire, votre mère!

— Ma mère?... oui, je la chérissais tendrement; ma mère, je l'aime encore, Rubens. Tout à l'heure, quand vos yeux se sont emplis de larmes au souvenir de celle qui vous a donné le jour, le même souvenir a mouillé aussi mes paupières... Mais ma mère n'est-elle point mon ennemi le plus acharné? Jadis en France, toujours des conspirations, des résistances et même des batailles, où coulait le sang de mon pauvre peuple; à l'étranger maintenant, des calomnies contre ma personne, des alliances avec mes ennemis, des instigations à leur faire me déclarer la guerre... A-t-elle une seule fois cherché à se réconcilier avec moi? M'a-t-elle adressé une seule lettre? **Encore en ce moment elle intrigue à la cour des Pays-Bas**

pour rompre la trêve et faire avorter les négociations qui devaient amener la paix.

— Sire, on vous a trompé, on vous a lâchement trompé! je le jure par mon salut! Depuis neuf ans, votre mère proscrite, fugitive, vous tend des bras suppliants et vous crie: « Miséricorde! » depuis neuf ans, il ne se passe pas un mois qu'elle ne vous adresse quelque missive que vos ministres interceptent sans doute, puisqu'elles ne vous sont jamais parvenues. Enfin, Sire, voici une lettre que Sa Majesté la reine-mère a écrite pour vous; une lettre qu'elle a écrite sous mon toit où elle est venue me demander asile, seule, sans ressources, sans pain, Sire. Et encore un ordre de don Francesco de Mello, gouverneur des Pays-Bas, l'a chassée de cet asile pour l'obliger de se réfugier à Cologne. Voilà, Sire, voilà comment la reine-mère conspire contre vous! Voilà comment elle a oublié son fils et étouffé toute tendresse pour lui!

Louis XIII écoutait les paroles de Rubens avec une stupeur qui tenait de l'anéantissement.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria-t-il enfin.

— Et pas un reproche contre vous ne sort de sa bouche et ne se mêle à ses plaintes, Sire. « Mon fils! mon fils! que je revoie, que j'embrasse mon fils! » voilà tout ce qu'elle demande, tout ce qu'elle implore. Que Votre Majesté daigne prendre cette lettre et la lire.

Louis XIII reçut la lettre et la porta respectueusement à ses lèvres avec une émotion profonde; il la lut ensuite, mais bientôt ses larmes l'empêchèrent de continuer.

— Ma mère! ma pauvre mère! disait-il en sanglotant.

Puis il essayait ses yeux, puis il reprenait sa lecture, puis ses larmes coulaient de nouveau.

• Syre, lui écrivait la reine, voici bien des années que je gémis loin de votre chère présence et que je vous crie miséricorde, sans même obtenir une réponse de votre part. Dieu et la sainte Vierge me sont témoins que mes douleurs les plus dures en cecy sont moins l'exil, la pauvreté et l'humiliation que l'éloignement d'un fils et la perte de sa chère présence. Cependant je me fais vieille et prends chaque jour un âge qui me rapproche de l'heure de ma mort. Ores, Syre, ne seroit-ce point chose cruelle et hors de nature qu'une mère trépassât sans avoir revu son fils bien-aimé, sans avoir entendu une parole de consolation tomber de ses lèvres, sans avoir obtenu de lui le pardon des torts qu'elle a pu commettre involontairement à son égard. Je ne vous demande point, Syre, de rentrer en France comme reine puissante; si votre bon plaisir le requiert, je ne paroi-trai même pas à la cour et finirai ma vie dans telle pauvre ville que vous le voudrez. Mais, pour Dieu et tous les saints, je vous en adjure, que je ne meure point hors du royaume de France, et que je n'aie point à traîner plus longtemps ma douleur et ma misère de ville en ville étrangères. Car vous ne savez pas, Syre, que la veuve du roy Henry quatrième et la mère du roy de France et de Navarre Louis treize va manquer d'un toit pour abriter sa tête et d'un peu de pain pour se nourrir; vous ne savez pas, Syre, que si l'heure de ma mort venoit à sonner, personne ne seroit là pour me fermer les yeux et pour dire: Cecy est le corps de Marie de Médicis. Prenez donc en compassion ma très humble requête, Syre, et recevez, n'importe quelle ser votre décision, les bénédictions de votre mère.

« En la ville de Cologne, le neuvième jour du mois de juin de l'an de notre salut MDCLII.

« Moy, la reyne-mère,

« MARIE. »

L'agitation du roi était au comble.

— Maître Rubens, il faut que la reine ma mère soit à Paris sous quatre jours; il faut que je la presse dans mes bras, il faut que je lui demande pardon, il faut que désormais rien ne nous sépare. Oui, vous avez raison, depuis longtemps ma vie serait calme et ma santé renaîtrait si je cherchais le repos au sein de ma famille, si j'avais près de moi ma mère. C'est une mère tendre et dévouée que la mienne! une mère dont la tendresse ne m'a jamais manqué! J'ai suivi de fatals et de perfides conseils en l'éloignant de moi... Qu'elle revienne! que je retrouve près d'elle de la liberté d'esprit et de la santé! Rien qu'à cette bonne idée je me sens déjà mieux!

— Son éminence le cardinal de Richelieu! annonça l'un des pages qui gardaient à l'extérieur la portière de l'appartement.

Le ministre entra presque aussitôt, et dès son premier pas sur le seuil de la chambre royale, son regard vif et rapide se porta tour à tour sur Louis XIII, sur la lettre qu'il tenait et sur Rubens. Ce coup d'œil lui suffit pour comprendre ce dont il s'agissait, et quelque contrariété que lui causât un pareil incident, il avait déjà obvié à tout lorsqu'il s'inclina respectueusement devant le monarque.

— Sire, lui dit-il en montrant une émotion presque égale à celle du roi, je viens de recevoir de si fâcheuses nouvelles que je me hâte de venir vous les annoncer pour y remédier. Je vous en parle devant maître Rubens; il arrive sans doute des Pays-Bas et pourra sans doute vous dire si de pareils malheurs sont véritablement réels. On m'écrit que Sa Majesté très chrétienne la reine-mère partie d'Angleterre se trouve à Cologne, après avoir été forcée de quitter Bruxelles par ordre de don Francisco de Mello. S'il en est ainsi, n'entrez pas en accommodement avec des lâches qui manquent de respect à la mère du roi très chrétien. La guerre avec eux, Sire!

— Mon bon, mon digne cardinal! fit le roi tout surpris d'entendre parler ainsi le cardinal, et se remettant un peu de la pâleur et de l'émotion que lui avait causée l'arrivée inattendue de son ministre.

— Si la reine-mère a quitté l'Angleterre, il faut qu'elle trouve un lieu plus digne, un asile honorable et qu'elle soit soustraite sur-le-champ à l'inhospitalité de ces brutaux de Flamands et de ces arrogants Espagnols.

— Oui, oui, bien parlé!

— Si elle manque de ressources, il faut qu'elle s'entoure d'un luxe tout royal. Elle est reine de France et porte le nom de Médicis; à ce double titre elle doit être la protectrice des arts. N'est-ce point votre avis, maître Rubens?

— Sa Majesté très chrétienne la reine-mère demande beaucoup moins; il lui suffirait de revoir son fils.

— Et elle le reverra bientôt, plus promptement qu'elle ne l'espère. C'est là, je vous l'avoue, le but secret de toutes mes pensées et de tous mes efforts. Par malheur, ce n'est point chose facile, et le tenter imprudemment causerait de fatals résultats. De funestes apparences se sont élevées contre la reine, et rien n'est encore parvenu à les effacer complètement dans l'opinion populaire. Personne, plus que moi, n'est convaincu de son innocence.

JUIN 1837.

mais les bourgeois répètent qu'elle n'est point pure de toute participation au meurtre du roi Henri quatrième, et que le poison de l'infâme Concini n'a pas même respecté le fils de la reine, le roi de France.

Rubens fit un geste d'indignation et de colère.

— Les cœurs nobles comme le vôtre et le mien, maître Rubens, savent à quoi s'en tenir sur de pareils mensonges; au bout du compte on peut braver l'opinion du populaire; il criera vive le roi un peu moins fort; voilà tout. Mais les grands seigneurs sont moins accommodants. Beaucoup d'entre eux se sont compromis envers Sa Majesté la reine-mère en servant le roi contre elle à l'échauffourée du Pont-de-Cé; ceux-là verront dans le retour de la reine un motif de terreur et de défiance; car elle a juré de se venger d'eux, et l'on sait que Sa Majesté la reine-mère tient religieusement ses serments. Les autres, au contraire, saisiront ce retour comme un moyen de se jeter dans la révolte; la main ferme du roi qui les maintient leur pèse; la reine deviendra pour eux, sans le vouloir, la cause de mille tentatives coupables, d'autant plus que monseigneur Gaston, frère du roi, vient de me confier une lettre de Sa Majesté la reine-mère qu'il a reçue depuis ce matin, et qui lui révèle les motifs de l'arrivée de maître Rubens à Paris. Voici ce qu'elle ajoute:

« Votre frère, mon fils, écoutera sa mère une fois qu'il l'aura revue, et je me charge de consoler tous vos chagrins et d'obtenir de lui pour vous toutes les faveurs qu'il vous refuse maintenant... ou plutôt que son cardinal vous refuse, » ajoutait la lettre; mais Richelieu supprima cette phrase.

— Oui, c'est bien l'écriture de ma mère, dit avec dépit le roi, qui prit le papier des mains du cardinal pour le broyer fortement dans les siennes.

— Imprudente princesse! soupira Rubens, elle vient de détruire tout ce que j'avais fait pour elle.

— Eh bien! que dites-vous de ceci, mon habile peintre?

— Je dis, monseigneur, que Sa Majesté la reine, mère du roi, n'a d'autre asile à Cologne que ma pauvre maison que je lui ai prêtée.

— Eh bien! Sa Majesté lui donne un superbe palais à Florence et un royal douaire pour soutenir le triple éclat des noms qu'elle porte. Toutes les dettes qu'elle a contractées seront payées.

— Oui, telle est notre volonté, dit le roi en s'éloignant.

— Elle mourra donc sans revoir son fils, Sire! s'écria douloureusement Rubens.

Le roi pâlit et revint sur ses pas.

— Au nom de la sainte Vierge Marie, Sire! prenez pitié de celle qui vous a porté dans son sein; qu'elle vous revoie un jour, une heure, un moment; mais qu'elle vous revoie avant de mourir.

— Maître Rubens, demanda le cardinal avec un regard terrible, de quel droit venez-vous lutter ainsi contre les volontés du roi?

— Cardinal de Richelieu, de quel droit venez-vous lutter contre les dernières volontés d'une mère qui se meurt?

— Prenez garde à vos paroles, ajouta le ministre, qui se mordit les lèvres avec tant de violence que le sang en jaillit.

Rubens sourit avec dédain, et se tournant vers le roi, lui dit:

— Ainsi, Votre Majesté le veut: je ne reporterai à sa mère que des paroles de désespoir. Dieu vous protège et vous pardonne, Sire!

Il salua respectueusement et sortit.

Le roi marcha vers lui pour le rappeler; mais la voix lui manqua, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba sur un fauteuil et presque dans les bras du cardinal.

— Armand, bégayait-il, Armand, mon bon, mon fidèle Armand, que je revoie ma mère! que je l'embrasse encore une fois!

— Allons, Sire, point de faiblesse! Que la bonté de votre cœur ne vous entraîne point à des résolutions dont vous vous repentiriez bientôt. Combien de fois vos vœux les plus chers et les plus généreux n'ont-ils pas été payés par les plus amères déceptions! Avec votre mère à Paris, plus de repos, plus de calme pour vous; sans cesse des reproches, sans cesse des luttes. Je vous le déclare: pour mon compte, Sire, l'arrivée de la reine près de vous sera le signal de mon départ immédiat; car, en ce cas, je regarderais mes services près de Votre Majesté comme désormais impossibles, et il ne me resterait plus qu'à consacrer à Dieu seul les restes d'une existence souffrante dont le travail ne cesse d'abreger la courte durée.

Le roi entendait sans écouter les paroles du cardinal, quand tout à coup une magnifique levrette blanche se précipita dans l'appartement et vint s'abattre sur les genoux du roi, qui se mit à l'embrasser avec tendresse, à la flatter de la main et à lui adresser des paroles caressantes.

— Ah! vous voilà, Chloé! Qu'êtes-vous devenue de toute la journée, ma belle? Vous faites comme les courtisanes, vous devenez une ingrate. Oh! la coquette! oh! la fringante! Allons, venez avec moi, mignonne; j'aperçois à travers ces rideaux un rayon de soleil, nous allons essayer d'une promenade en carrosse; l'air me donnera peut-être appétit.

Il se leva tout dispos, sortit en faisant gambader son chien, monta dans un carrosse toujours prêt à partir au moindre caprice royal, et quitta le Louvre sans autre pensée, sans autre sensation que la molle tiédeur de l'air et les béatifications du soleil.

Richelieu haussa les épaules, sourit avec dédain et rentra dans ses appartements, où il dicta lui-même l'ordre de faire quitter sur-le-champ Paris à maître Pierre-Paul Rubens.

Quand cet ordre arriva chez le baron de Vicq, maître Pierre-Paul Rubens était déjà parti depuis une heure. Néanmoins, l'ambassadeur répondit à cette insulte du cardinal en annonçant son propre départ pour le lendemain. Le cardinal, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle, la reçut avec une colère qu'il ne se donna pas la peine de contraindre et ordonna qu'on fit venir le père Joseph. Ce capucin entra presque à l'instant même.

— Révérend père, lui dit le ministre, il faut vous rendre sur l'heure à Cologne. N'épargnez ni l'or, ni les chevaux pour y devancer l'arrivée du peintre Rubens qui vient de partir à l'instant pour cette ville. Vous y trouverez la reine-mère. Déterminez-la à partir pour Florence, où l'attendent la munificence et le pardon du roi. Elle a grande confiance en vous, et je n'ai point oublié que votre crédit lui a fait fonder la maison des Filles du Calvaire. Si la reine-mère était malade, donnez-lui les secours spirituels, et obtenez d'elle l'oubli de ses haines et de ses ressentiments contre moi. Allez.

Le capucin, dont le visage impassible n'avait pas perdu un seul instant sa froideur de marbre, s'inclina et sortit.

— A nous deux, maître Rubens! s'écria le cardinal, en battant des mains et en riant comme le ferait un escroc qui se met au jeu devant un frais débarqué de province. Pardieu! vous devriez vous contenter de peindre de beaux tableaux, sans vouloir trancher du diplomate. Ah! ah! vous apprendrez, si vous ne le savez déjà, qu'on ne bat pas les cartes avec le cardinal de Richelieu comme avec le roi Philippe IV d'Espagne, ou ce pauvre roi Charles I^{er}, d'Angleterre, que ses sujets révoltés mènent peut-être où j'ai mené Saint-Mars.



Louis XIII.

CHAPITRE QUATRIÈME.

En 1630, Brulart, qui avait pour second dans une négociation le père Joseph, répétait à son retour que le capucin n'avait rien de son ordre que l'habit, et même rien de chrétien que le nom; qu'il ne cherchait qu'à tromper tout le monde, et surtout à gagner de plus en plus la bienveillance du cardinal de Richelieu. Le père Joseph, ajoute-t-il, connaissait si bien les maximes et les vues de ce ministre qu'il n'avait pas besoin de lui demander des ordres pour agir.

ANONYME, *Véritable père Joseph, capucin*, 1 vol. in-12.

Pierre-Paul Rubens avait quitté Paris, l'âme brisée et dans un découragement profond. Ce cœur noble et généreux, habitué à traiter loyalement les questions les plus graves et à trancher leur solution par des voies franches et pures, s'était brisé contre la fourbe italienne et les ruses mesquines de Richelieu. L'étrange faiblesse de Louis XIII l'avait encore affligé davantage peut-être; il ne pouvait supporter l'idée de voir un roi chanceler sous le poids de sa couronne et rester faible et futile devant les redoutables devoirs que Dieu lui avait confiés. Pauvre France! se disait-il, pauvre France! gouvernée par des hommes qui ne comprennent pas que le pouvoir doit être la justice par excellence, et que cette sublime émanation de la Divinité perd toutes les traces de son origine céleste, du moment qu'elle sort des limites de la vertu. Pour Louis XIII le pouvoir est un fardeau dont il fait supporter le poids par un autre. Pour Richelieu, c'est une arme qui ne lui appartient pas et qu'il sait lui pouvoir échapper à chaque instant; aussi se hâte-t-il d'en faire jouer tous les funestes ressorts et d'abattre tout ce qui s'élève autour de lui. Quelle pitié doivent espérer la noblesse et la bourgeoisie d'hommes qui foulent aux pieds les sentiments les plus saints? qui, dans le but d'établir leur politique, rejettent l'amour maternel et le respect filial! Pour gouverner les hommes, faut-il donc dépouiller tout sentiment humain?... Pauvre reine! quel désespoir l'attend et quelles larmes ne versera-t-elle point lorsqu'elle saura que son fils n'a point craché au visage du ministre qui l'accusait devant lui, — elle, la reine-mère! — d'avoir assassiné son mari et fait empoisonner son fils! Il n'a point frémi, il n'a point éprouvé la plus légère émotion, il a écouté ces infâmes paroles comme une chose indifférente!... Merci, mon Dieu! d'avoir fait de moi, dans votre miséricorde, un peintre et non pas un roi! Merci de m'avoir donné une existence laborieuse, mais paisible! Merci de m'avoir laissé couler ma vie avec de nobles croyances et au milieu des joies douces et sanctifiées de la famille. Merci!... Du reste, j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout. Le roi de France abandonne sa mère, je deviendrai l'appui de la mère du roi de France. Elle m'a tendu la main lorsque je n'étais qu'un jeune peintre encore peu connu, je la maintiendrai de mon bras. maintenant que tout lui manque et que chacun trahit sa vieillesse! Peut-être l'héritage de mes enfants en deviendra-t-il quelque peu moins considérable, mais qu'importe! ne vaut-il pas mieux leur laisser un nom sans tache? Nul n'aura le droit de leur dire: « Rubens a été un ingrat! » Dieu m'a envoyé la reine, je serais indigne de la miséricorde de Dieu si je ne remplissais pas loyalement la mission qu'il m'a donnée à remplir... Postillon, pressez

vos chevaux, il faut que j'arrive promptement à Cologne.

Mais à chaque instant quelque nouvel incident venait arrêter la marche de la voiture; tantôt les relais ne se trouvaient point prêts, et il fallait attendre des chevaux pendant plusieurs heures; tantôt, quelque chose se cassait à la voiture.

Il n'en était pas de même de la chaise qui emmenait le père Joseph et qui précédait déjà de beaucoup le carrosse de Rubens. Des courriers préparaient les relais à l'avance; six chevaux, les meilleurs de chaque écurie, entraînaient la légère voiture aux armes du cardinal, et il était aisé de voir que les instructions laissées par le capucin contribuaient singulièrement aux malencontreuses de Rubens, si elles n'en étaient l'unique cause. Si bien que l'arrivée du père Joseph à Cologne précéda d'une demi-journée celle de Rubens.

Le premier soin de l'émissaire de Richelieu fut de se diriger tout droit vers la demeure de la reine-mère. Il fit arrêter sa voiture dans une rue détournée, à quelque distance de cette maison, et mit pied à terre. A peine eut-il fait quelques pas que la petite créature difforme à laquelle nous avons vu Marie de Médicis témoigner tant d'affection, Langely, vint au-devant du capucin. Le père Joseph l'interrogea par un signe de tête.

— Vos instructions ont été remplies, dit la chétive créature. Dès le troisième jour de leur arrivée à Cologne, je me suis emparé de tout l'argent que le fils de Rubens avait apporté.

— Ensuite? demanda Joseph.

— La pauvre dupe s'est mise à pleurer à chaudes larmes comme une femme. Conseil a été tenu après cela. On a dépêché en courrier à Anvers un des domestiques de la reine. Mais c'était Bellini, et Bellini a suivi le chemin de Paris. Bref, après deux semaines de misères et d'attente, le jeune François a pris la résolution de partir lui-même pour Anvers, afin de rapporter de l'argent.

— Et la reine!

— Restaient les femmes d'atour. Apparemment que la bierre de Flandre ne leur vaut rien, car elles sont tombées malades toutes les deux, reprit le hideux nain avec une diabolique expression de figure et en montrant une petite fiole d'argent cachée dans sa poitrine. Elles sont au lit, et la reine-mère a dû, pour leur fournir des médicaments, vendre ce qui lui restait de bijoux. J'ai été chargé de cette affaire qui a rapporté peu d'argent, comme vous le comprenez bien; aujourd'hui, toutes les ressources sont épuisées, et il ne reste à la reine qu'à partir pour Florence ou à mourir de faim.

— C'est bien!

— Son éminence doit donc être satisfaite de moi?

— Oui.

— Et la récompense qu'elle m'a promise?...

— Tu l'obtiendras. Tu deviendras le fou du roi.

Le nain se redressa.

— Maintenant, écoute-moi bien. Retourne près de la reine-mère; dis-lui que tu viens de me rencontrer; que tu m'as appris son séjour à Cologne, qu'au récit de son état de gêne j'ai répandu des larmes, et que je viens sur tes pas.

— Il suffit! répliqua le nain, charmé d'avoir une nouvelle méchanceté à exercer et un nouveau mensonge à faire.

Quelques minutes après le père Joseph entra dans la chambre où se tenait la reine-mère.

Certes, le cœur de cette âme damnée de Richelieu était bien impitoyable et bien familiarisé avec l'aspect de la souffrance; mais il ne put se défendre d'une profonde émotion à la vue de Marie de Médicis couverte de misérables vêtements et agenouillée devant l'âtre de la cheminée pour tâcher d'allumer quelques morceaux de bois fumeux. Ses mains étaient souillées par la cendre, ses cheveux tombaient en désordre sur son front baigné de sueur; et il lui fallut de longs et douloureux efforts pour se relever et tomber dans un fauteuil placé derrière elle. Près de l'infortunée, gisaient sur des matelas les deux dames d'atour, la pâleur de la mort sur le visage, et jetant par intervalles des plaintes inarticulées.

La reine tendit la main au père Joseph.

— C'est Dieu qui vous envoie vers moi, mon père, dit-elle d'une voix étouffée, car j'allais douter de la miséricorde et de la justice de Dieu. Le désespoir et le blasphème étaient près de mon âme.

— Ce sont là des idées indignes d'une chrétienne et que Votre Majesté doit repousser avec force.

— Vous en parlez bien à votre aise, père Joseph; vous qui, libre sous votre froc et dégagé de tous les liens et de toutes les affections du monde, ne vivez que dans la pensée de Dieu. Mais moi, mon père, savez-vous que j'ai été reine de France et que je manque de pain depuis ce matin? Savez-vous que je suis la fille de François de Médicis, et que je n'ai pour me chauffer que ce bois pourri ramassé de mes mains dans la rue? Savez-vous enfin que je suis mère, que je vais mourir, et que pas un de mes enfants ne récitera une prière près de mon lit d'agonisante?

— Calmez ce désespoir, madame; vos jours ne sont point en danger...

— Croyez-vous que je ne désire pas la mort! Je ne forme qu'un vœu, je n'adresse qu'une prière au ciel: celle que sa miséricorde termine mes épreuves ici-bas.

— Écoutez-moi, madame; ces épreuves peuvent avoir un terme qui ne soit pas la mort. Une existence brillante et royale vous attend...

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, mon père! N'éveillez pas une espérance dans mon cœur, car sa perte me tuerait... Mon fils!... Louis!... Est-ce que Rubens est parvenu à toucher son cœur?... est-ce qu'il me pardonne? est-ce qu'il me rappelle près de lui?... Seigneur, Seigneur, si c'est là ce que le père Joseph vient m'annoncer, qu'il soit béni entre tous.

— Sans être précisément aussi heureuses, les nouvelles dont j'ai ouï parler doivent vous être agréables. Voici un paquet que le supérieur de notre maison a reçu du cardinal de Richelieu pour vous être transmis, et que j'allais, par son ordre, vous faire expédier à Bruxelles où je vous croyais; que Votre Majesté daigne le lire.

— Une lettre de Richelieu! s'écria la reine en laissant tomber le paquet présenté par le capucin; de Richelieu, et non pas de mon fils! Oh! cela doit être quelque chose de funeste. Voyons néanmoins, dit-elle, je m'attends à tout.

« Madame la reine-mère,

« Le bon plaisir de mon maître, Sa Majesté le roy « Lovys, est de vous faire sçavoir par ces présentes qu'il « entend vous voir choisir désormais pour résidence la « ville de Florence. A cette condition, il consent à vous « payer une pension de cent mille livres, se chargeant en « outre de l'acquit de toutes vos debtes. Sur ce je prie Dieu « qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.»

« † ARMAND, cardinal de Richelieu. »

— Vous l'entendez, père Joseph, dit froidement la reine dont la pâleur augmentait d'instant en instant; on me trouve encore trop près de mon fils. Il faut encore au cardinal que je subisse plus que l'exil et la faim; il lui faut pour moi la honte et l'infamie. Oui, Marie de Médicis doit se mettre à genoux pour recevoir les aumônes d'Armand Duplessis, qui fut valet chez elle! Oui, la fille du grand-duc de Toscane doit retourner dans le royaume de son père pour y étaler sa misère et attester la puissance du cardinal! Écoutez-moi bien, père Joseph, et reportez ceci fidelement au cardinal: Il me reste pour toute ressource cette bague; c'est l'anneau que je reçus du roi Henri quatrième le jour de mon mariage avec lui; Langely va aller le vendre. Je vivrai bien encore durant une semaine avec ce bijou. Ensuite, comme une reine de France ne peut pas mendier, je m'enfermerai ici et je mourrai de faim.

— Renoncez à ces projets funestes, madame; cédez aux volontés du roi; partez pour l'Italie.

La reine se leva par un mouvement violent, mais elle retomba tout à coup comme frappée de la foudre.

— Je me meurs! murmura-t-elle; à genoux, mon père, écoutez ma confession et bénissez-moi; car je sens un froid mortel s'emparer de moi, car je sens que je meurs!

Le père Joseph recula devant une mission si sainte et dont il se sentait si peu digne.

— Je ne suis pas un prêtre, madame, mais un pauvre religieux; je vais vous chercher des secours spirituels.

Il revint bientôt accompagné d'un ecclésiastique et voulut ensuite s'éloigner, mais la reine le rappela.

— Restez, dit-elle, ma confession doit être publique. Le prêtre prononça les formules sacramentelles.

La reine se recueillit.

— Mon père, murmura-t-elle d'une voix affaiblie et lente, on m'a accusée d'avoir attenté aux jours du roi mon mari, c'est une calomnie; on m'a accusée d'avoir voulu empoisonner mon fils, c'est une calomnie; j'en prends à témoin Dieu devant qui je vais paraître. J'ai été faible et entraînée par mes passions, mais jamais je n'ai rien commis qui fût indigne ni de mon nom, ni de la couronne que j'ai portée. Mes dernières pensées sont pour mon fils, au bonheur duquel j'aurais sacrifié avec joie ma vie et mon repos, pour mon fils que j'aime, pour mon fils que je bénis.

— Pardonnez-vous du fond du cœur à tous vos ennemis?

L'Italienne se souleva sur sa couche et ses yeux étincelèrent; mais elle fit un effort sur elle-même et répéta:

— A tous mes ennemis.

— Même au cardinal? demanda le père Joseph.

— Même au cardinal; que Dieu lui pardonne comme moi.

— Eh bien! envoyez-lui, en signe de réconciliation,

l'anneau dont vous me parliez tout à l'heure, et que je vois à votre doigt.

— Ah! c'est trop! dit-elle.

En ce moment on entendit le bruit de la voiture de Rubens qui s'arrêtait devant la porte. Le peintre entra précipitamment. A la vue de la reine mourante il s'agenouilla tout en pleurs.

— Oh! mon Dieu, s'écria-t-il, était-ce ainsi que je devais vous retrouver, madame? Mais cette affreuse misère va cesser; mon fils François, de retour d'Anvers, et qui franchissait le seuil de cette maison au moment où j'y arrivais moi-même, m'a tout appris. Tout cela est l'œuvre de Richelieu; vous étiez entourée de ses espions... Vos tortures, et jusqu'à votre misère, sont dues à ce misérable, indigne du titre sacré qu'il porte.

— Silence, mon noble ami, j'ai pardonné à cet homme. Prenez l'anneau que voici, gardez-le en mémoire de moi... Votre fils François aime une jeune fille sans fortune; j'ai promis d'intercéder pour lui... Promettez-moi, vous, d'être favorable à ses amours... Adieu, Rubens!... mon fils!... Louis!...

Elle balbutia encore plusieurs fois le nom de son fils; puis ses lèvres devinrent immobiles, ses yeux se fermèrent, et les spectateurs de cette terrible scène se retirèrent, le cœur serré et plein d'épouvante.

— Pauvre reine! dit le père Joseph.

— Pauvre mère! murmura Rubens.

Puis tous se séparèrent, et il ne resta, pour veiller près des restes de la reine, que les deux femmes malades.

Une heure après, comme Rubens revenait pour faire rendre les derniers devoirs à l'infortunée princesse, il trouva le père Joseph qui faisait enlever la dépouille mortelle de Marie de Médicis; on la transporta dans

l'église cathédrale de Cologne (1), où elle fut exposée en grande pompe pendant une semaine entière dans une chapelle ardente. Chaque jour de cette exposition le nonce du pape vint célébrer un service funèbre pour le repos de l'âme de la reine; et tous les habitants de Cologne s'empressèrent d'admirer les magnificences dont on entourait les restes de celle qui était morte de désespoir et de faim dans un coin ignoré de leur ville. Mais c'était un spectacle que l'on allait voir, et rien de plus. A peine songeait-on à s'informer du nom de l'étrangère qui gisait là sous le drap d'or funèbre, à peine avait-on pour elle une prière indifférente et banale en jetant quelques gouttes d'eau bénite sur son cercueil.

Louis XIII pleura beaucoup, pendant deux jours, la mort de sa mère; mort qu'il apprit seulement huit jours après l'événement. Il ne trouva de consolations que dans les facéties de Langely qui, placé près du roi par le cardinal, ne tarda point à supplanter, dans la faveur royale, même la levrette favorite du monarque.

(1) Les habitants de Cologne citent le dôme de leur cathédrale comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique; en effet, on ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur et la hardiesse de ce dôme. « La beauté de ce commencement d'édifice, dit Paquet-Syphorien dans son *Voyage en Belgique*, et dont ce qu'on voit aujourd'hui ne devait être que le chœur, ne peut inspirer que des regrets à tous ceux qui le verront: car si le reste de ce beau temple avait été achevé « dans le même goût que l'a été le chœur, il aurait été sans contredit « un des édifices les plus magnifiques et les plus merveilleux du « monde entier. Une quadruple rangée de piliers, que l'on avait commencée dans une immense nef à laquelle ils formaient de chaque « côté une double galerie latérale, prouvera, plus que tout ce que je « pourrais dire, combien aurait été imposant un semblable édifice. « Mais il est devenu aujourd'hui plus que probable qu'il ne sera jamais « achevé, malgré la grue d'attente qu'on affecte de laisser sur une de « ses tours. Celles-ci et le chœur sont entièrement bâtis en pierres « volcaniques grises, en tout semblables à celles qu'on tire des sept « montagnes près de Bonn. »



Le cardinal de Richelieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Bientôt ce sera fait de nous ici-bas ; voyez comment vous pouvez faire autrement.

L'homme est aujourd'hui, et demain il disparaît ; et quand il n'est plus sous les yeux, il s'efface aussi bien que l'esprit.

Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de la mort et qui se dispose tous les jours à mourir !

Si jamais vous avez vu mourir un homme, songez que vous passerez ainsi par le même chemin.

GERSEN, *Imitation de Jésus-Christ.*

A quelques mois de là, un étranger, monté sur un magnifique cheval, entra dans la ville d'Anvers, et resta surpris de l'air de tristesse dont semblait voilée cette noble cité ; car on était à l'époque des fêtes de la foire, et d'ordinaire les habitants d'Anvers ne laissaient pas chômer les réjouissances de cette solennité commerciale. Le carillon ne gazouillait pas du haut de l'hôtel-de-ville, les cloches de la cathédrale ne jetaient pas dans les airs leurs joyeuses volées, et l'on n'entendait nulle part le tambour des corporations et des compagnies d'archers ; enfin les bourgeois se tenaient mélancoliquement sur leurs portes et demandaient avec inquiétude aux passants des nouvelles qui paraissaient leur importer beaucoup et que ces derniers leur donnaient avec non moins d'emphase. L'étranger, tout en cherchant à s'expliquer un pareil problème, se dirigea vers l'auberge la plus fameuse.

Lorsqu'il se fut choisi un logement et qu'il eut échangé ses habits de voyage contre un costume de ville, il descendit dans la cuisine de l'aubergiste, sorte de grande salle éblouissante de propreté, et sur les murs blancs de laquelle resplendissaient des myriades d'ustensiles de cuivre brillants comme de l'or. Le maître aubergiste, atteint de l'inquiétude générale, se promenait en long et en large dans son petit royaume, donnant un coup d'œil à droite, faisant une réprimande à gauche, mais sans cesser pour cela de courir à chaque instant sur le seuil de sa porte.

— Voilà de tristes fêtes de la foire ! dit l'étranger au digne personnage ; les affaires ne vont guère donc cette année, que l'on ne se réjouit point à Anvers durant une époque consacrée à la joie ?

— Les affaires vont très bien, messire, grâce à Dieu et à Notre-Dame ; mais il a été décidé spontanément par les magistrats et par tous les habitants de la ville que les fêtes ne se célébreraient point cette année et seraient remises jusqu'à ce que Dieu ait éloigné d'Anvers le malheur qui nous menace.

— Et quel malheur vous menace donc ?

— Quoi ! vous êtes à Anvers depuis deux heures et vous l'ignorez encore ? Mais c'est le danger où nous sommes de perdre Rubens, Rubens en danger de mort depuis deux jours !

Cette nouvelle avait tellement attéré l'étranger qu'il lui fallut s'asseoir, pâle et se soutenant à peine.

— Toute la ville est dans la consternation, comme vous l'avez pu voir ; les églises sont ouvertes jour et nuit, et l'on y récite chaque jour des prières publiques afin d'obtenir de la miséricorde divine qu'elle détourne le malheur qui nous menace.

Mais l'étranger n'écoutait déjà plus l'aubergiste ; remis de la première surprise de la douleur, il s'était levé

précipitamment et courait plutôt qu'il ne marchait vers la maison de Rubens.

Une foule immense entourait cette maison ; mais cependant, malgré une affluence si considérable, aucun bruit ne se faisait entendre, excepté un murmure sourd qui ne pouvait arriver jusqu'au malade. Si quelque voiture se dirigeait de ce côté, aussitôt des hommes du peuple allaient au-devant du conducteur pour qu'il se détournât de son chemin et ne vînt pas, du bruit de ses roues, troubler le repos ou augmenter l'agitation du grand peintre. Un vieux domestique apparaissait de quart d'heure en quart d'heure sur le perron de l'escalier et apportait l'inquiétude ou l'espérance à cette multitude.

— Le seigneur Rubens semble moins accablé, disait-il.

Aussitôt l'heureuse nouvelle circulait à voix basse parmi la foule et se colportait de là parmi les différents quartiers de la ville.

— Le délire paraît de nouveau vouloir s'emparer du malade.

Ces mots suffisaient pour dissiper tous les sourires, pour faire retomber dans toutes les craintes. Enfin, à chaque instant, des pages et des valets en livrée venaient de la part de leurs maîtres chercher des nouvelles de Rubens, et l'on nommait parmi la foule les titres de leurs maîtres, gens de haut lignage ou de haut commerce.

L'étranger eut beaucoup de peine à percer la cohue et à parvenir jusqu'au vieux domestique qui poussa, en le voyant, une exclamation de surprise.

— Par saint François ! c'est vous, maître Antoine Van Dick, vous parti depuis si longtemps ! Vous revenez en de tristes circonstances : mon pauvre maître se meurt, et malgré les vœux que l'on forme de toutes parts pour lui, j'ai bien peur que Dieu ne le laisse pas sur la terre.

— Ne peux-tu m'introduire près de ton maître, mon vieil ami ?

— Hélas ! vous allez voir un spectacle bien douloureux, car la maladie a fait des progrès funestes et rapides. Affligé depuis quelque temps d'un tremblement et de la goutte, le seigneur Rubens ne cessait pourtant point de travailler ; seulement il ne faisait plus que des tableaux de chevalet et avait renoncé aux grandes compositions. Mais rien n'était changé à ses habitudes ; il se levait de grand matin comme d'ordinaire et passait une grande partie du jour dans son atelier. Il y a trois jours, nous fûmes surpris de ne point l'entendre sonner comme d'ordinaire pour que son valet de chambre vînt l'habiller... Après une heure d'inquiétude et d'attente, je pris enfin sur moi d'entrer. O mon cher monsieur Antoine Van Dick ! quel spectacle !... Mon maître, mon cher maître était là, gisant sans connaissance ! J'appelai du secours,

François alla chercher le médecin, et une saignée rendit la connaissance à messire Rubens. Mais depuis ce temps-là, le mal ne fait qu'empirer : c'est un assoupissement continuuel dont rien ne peut tirer le malade et qu'agitent seulement parfois un délire durant lequel il épète les mots de « peinture et de gloire. » Madame Hélène est dans la désolation, et tous ses enfants ne quittent pas un instant le chevet du lit de leur père. Hélas ! son fils aîné, messire François, marié depuis quinze jours, a là de tristes noces !

Van Dick pénétra dans la chambre de Rubens et s'agenouilla pieusement à l'entrée de ce sanctuaire où l'homme de génie et de bien devait bientôt rendre son âme au Créateur qui s'était plu à la faire si pure, si noble et si grande. Hélène Froment, dont l'âge, pour ainsi dire, n'avait point altéré la beauté, se tenait assise près de Rubens, tandis que ses trois filles et sa jeune bru, debout derrière son fauteuil, pleuraient silencieusement. Au pied du lit, les deux enfants du premier mariage et François, à qui le gouverneur des Pays-Bas avait donné pour présent de noces le titre de membre du conseil souverain du Brabant, considéraient tristement et en silence les traits pâles et altérés de leur père. Au léger bruit que fit Van Dick en entrant dans la chambre, le malade souleva doucement la tête et porta autour de lui les regards d'un homme qui sort d'un long sommeil ; puis, apercevant son ancien élève, il lui tendit une main que celui-ci porta respectueusement à ses lèvres.

— Je remercie Dieu de ce qu'il t'a ramené vers moi à cette heure solennelle, dit Rubens d'une voix faible ; tu es aimé de moi comme un fils... Quand un père va mourir, il lui faut tous ses enfants autour de lui.

Lessanglots de Van Dick et de sa famille l'interrompirent. — C'est une séparation douloureuse, reprit-il ; mais nous devons nous résigner au décret de la Providence. N'a-t-elle pas été pour moi plus miséricordieuse que pour un autre ? Elle m'a donné l'amour du travail ; elle a daigné couronner de succès mes efforts, et je lui ai dû, mes enfants, un bien plus précieux encore, la tendresse de votre mère, votre respectueuse affection pour moi, et la bonne et noble conduite dont vous avez récompensé mes soins pour vous. J'ai été un honnête homme et un homme heureux toute ma vie ; que Dieu reçoive mes bénédictions et qu'il m'appelle à lui ! Je paraîtrai devant son tribunal avec crainte, mais sans terreur, et je suis plein d'espérance en sa bonté infinie. Allez donc, mon cher François, priez mon directeur, le digne curé de Notre-Dame, de venir recevoir ma confession et me donner les secours de la religion. Il faut profiter, pour accomplir ces devoirs, du peu d'instants de force et de raison que m'accorde à cette heure la maladie. Allez.

Il reposa doucement la tête sur l'oreiller et mit sa main dans les mains de sa femme.

Bientôt on entendit tinter une clochette, et l'on aperçut, à travers les fenêtres, la lueur des cierges que portaient, suivant l'usage du pays, les fidèles accompagnant le prêtre chargé du saint ciboire et des huiles de l'extrême-onction. Plus de quatre mille personnes avaient voulu spontanément s'associer à cet acte pieux, et la rue se trouva remplie par cette foule catholique qui s'agenouilla sur le pavé tandis que les membres du clergé pénétraient dans la maison.

Rubens resta seul quelques instants avec son confesseur ; il lui conta sommairement sa vie entière, où de nombreux bienfaits rachetaient les erreurs qui sont inévitables, même aux natures les plus généreuses et les

plus pures. Le prêtre lui donna l'absolution en répandant des larmes ; ensuite le clergé, ainsi que la famille du peintre et Van Dick, rentrèrent dans l'appartement.

Alors commencèrent les cérémonies de l'extrême-onction, cérémonies imposantes par leur simplicité et pour lesquelles le rituel catholique semble avoir réservé ses prières les plus touchantes. Rubens répondit lui-même à toutes les oraisons qu'il semblait réciter à voix basse. Puis tout à coup il se redressa sur son lit, entouré d'un de ses bras le bras d'Hélène, tendit l'autre à son fils aîné et retomba.

— Partez, âme chrétienne ! s'écria le prêtre.

Puis il s'avança vers une fenêtre et dit à la foule agenouillée :

— Priez, mes frères ; l'âme du juste est devant Dieu !

Des cris de douleur saluèrent ces paroles ; on aurait dit que toute la population d'Anvers perdait un père.

Le bruit de la fatale nouvelle se répandit dans la ville et n'y excita point un désespoir moins grand ; les églises s'emplissaient de monde qui venait réciter des oraisons pour le repos de l'âme de celui à qui la ville d'Anvers devait tant de gloire, de splendeur, de richesse, et les magistrats décidèrent à l'unanimité qu'un monument serait élevé à Rubens, aux frais communaux, dans une chapelle de l'église paroissiale de Saint-Jacques, derrière le chœur. « Enfin, raconte Decamps, le jour des funérailles, on porta devant son cercueil un carreau de velours noir sur lequel était une couronne dorée. La principale noblesse, le clergé, les artistes, les amateurs, toute la bourgeoisie et le populaire s'empressèrent à lui rendre les derniers devoirs. Enfin le chevalier Bullart composa pour lui cette épitaphe :

*Ipsa suos Iris, dedit ipsa Aurora colores,
Nox umbras, Titan lumina clara tibi.
Das, tu Rubenius, vitam mentemque figuris,
Et per te vivit lumen et umbra, color.
Quid te, Rubeni, nigro mors funere volvit,
Vivit, victa tuo picta colore rubet.*

On remarque encore aujourd'hui, au-dessus de l'autel de la chapelle funèbre de Rubens, un tableau où il s'est peint avec ses deux femmes et son père.

Devant l'autel se trouve le tombeau de l'artiste célèbre formé par une grande pierre en marbre, sur laquelle on lit cette inscription, substituée sans doute à celle dont parle Decamps :

*Petrus-Paulus Rubenius eques
Joannis, hujus urbis senatoris,
Filius, Steini toparcha :
Qui inter cæteras, quibus ad miraculum
Excelluit, doctrinæ historiæ præcæ,
Omniumque bonarum artium et elegantiarum dotes,
Non sui tantum sæculi,
Sed et omnis ævi
Apelles dici meruit ;
Atque ad regum principumque virorum amicitias
Gradum sibi fecit ;
A Philippo IV, Hispaniarum Indiarumque rege,
Inter sanctioris concilii scribas adscitus,
Et ad Carolum Magnæ Britannie regem,
Anno MDCXXIX delegatus,
Pacis inter eosdem principes mox inite
Fundamenta feliciter posuit :
Obiit anno salutis MDCXXX may, ætatis LXIV.*

*Hoc monumentum a clarissimo Gerartio
Olim Petro-Paulo Rubenio consecratum
A posteris huc usque neglectum,
Rubeniana stirpe masculinâ jam inde extinctâ,
Hoc anno MDCCCLV ponî curavit
R. D. Joannes-Baptista Jacobus de Parys,
Hujus insignis ecclesiæ canonicus,
Ex matre et aviâ Rubeniâ nepos.*

Le jour même où se célébraient les funérailles de Rubens au milieu de la douleur d'une ville entière, arrivait à Paris, dans l'église de Saint-Denis, un cercueil de plomb qu'un sacristain, aidé de trois ouvriers, descendit insoucieusement dans les caveaux de la chapelle royale. Après s'être acquitté de sa besogne, il chercha dans sa poche un morceau de papier qu'on lui avait remis et sur lequel se trouvait écrit le nom qu'il fallait tracer sur ce cercueil.

Ce nom était *Marie de Médicis*.

— Quelle était cette femme? demanda un ouvrier.

— Ma foi! reprit le sacristain, c'est une dame de haut rang, puisqu'on l'enterre à Saint-Denis; mais j'ignore son rang véritable. Tout ce que je sais, c'est que le cercueil arrive de Cologne... Attendez donc, il y a encore une ligne à mettre au-dessous de son nom... Ce morceau

de papier est écrit au crayon et si fin que je n'avais point remarqué le reste de l'inscription. Voyons : *Marie de Médicis, reine de France*.

— C'est donc la mère du roi Louis XIII?

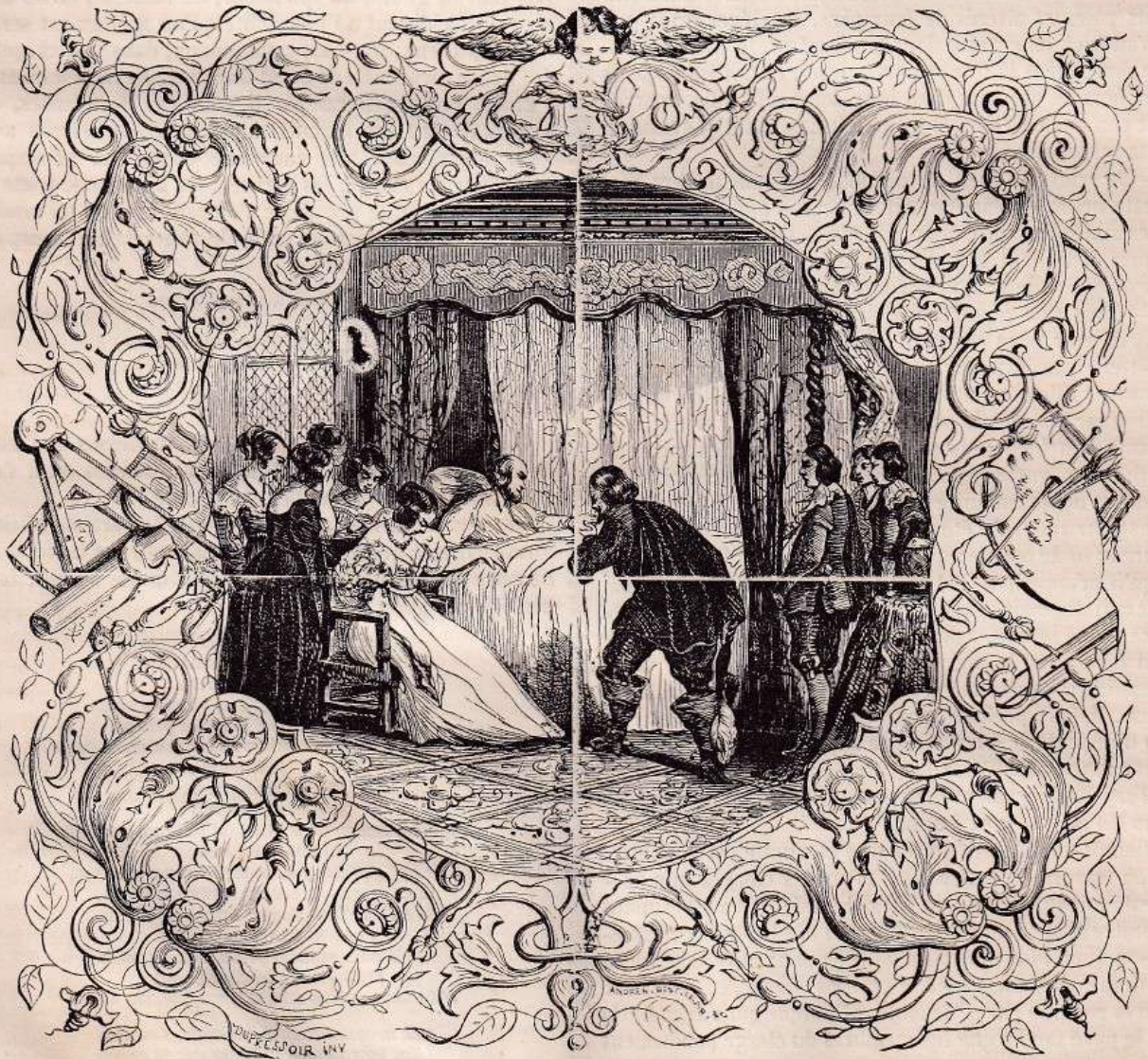
— Oui, sans doute.

— Par saint Waast, mon patron! je la croyais morte depuis vingt ans. dit l'homme du peuple.

Là-dessus il ramassa ses cordes et sa pioche, puis il sortit du caveau sans songer davantage à celle dont il venait de parler.

Aujourd'hui, à Anvers, le plus pauvre enfant du peuple sait encore le nom de Rubens, et vous montre avec respect la chapelle où repose la dépouille mortelle du grand peintre.

S. HENRY BERTHOUD.



La mort de Rubens.